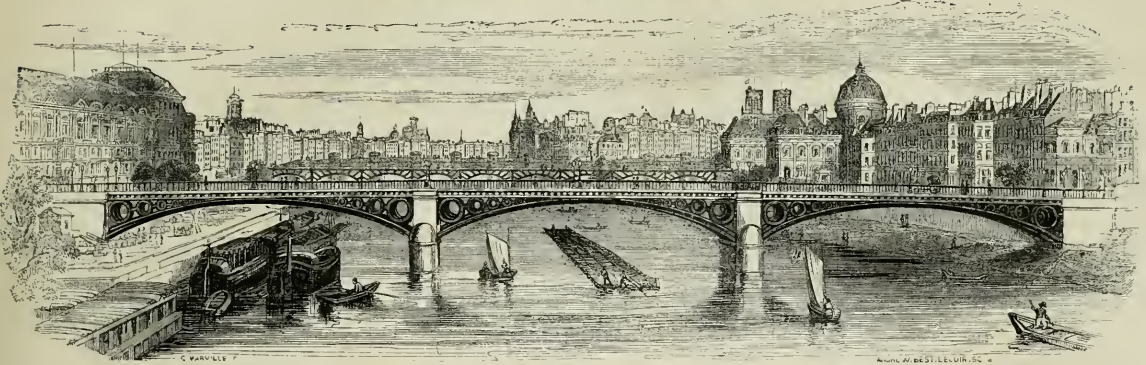


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 309. Vol. XII. — SAMEDI 27 JANVIER 1849.
 Bureau: rue Richieu, 60.

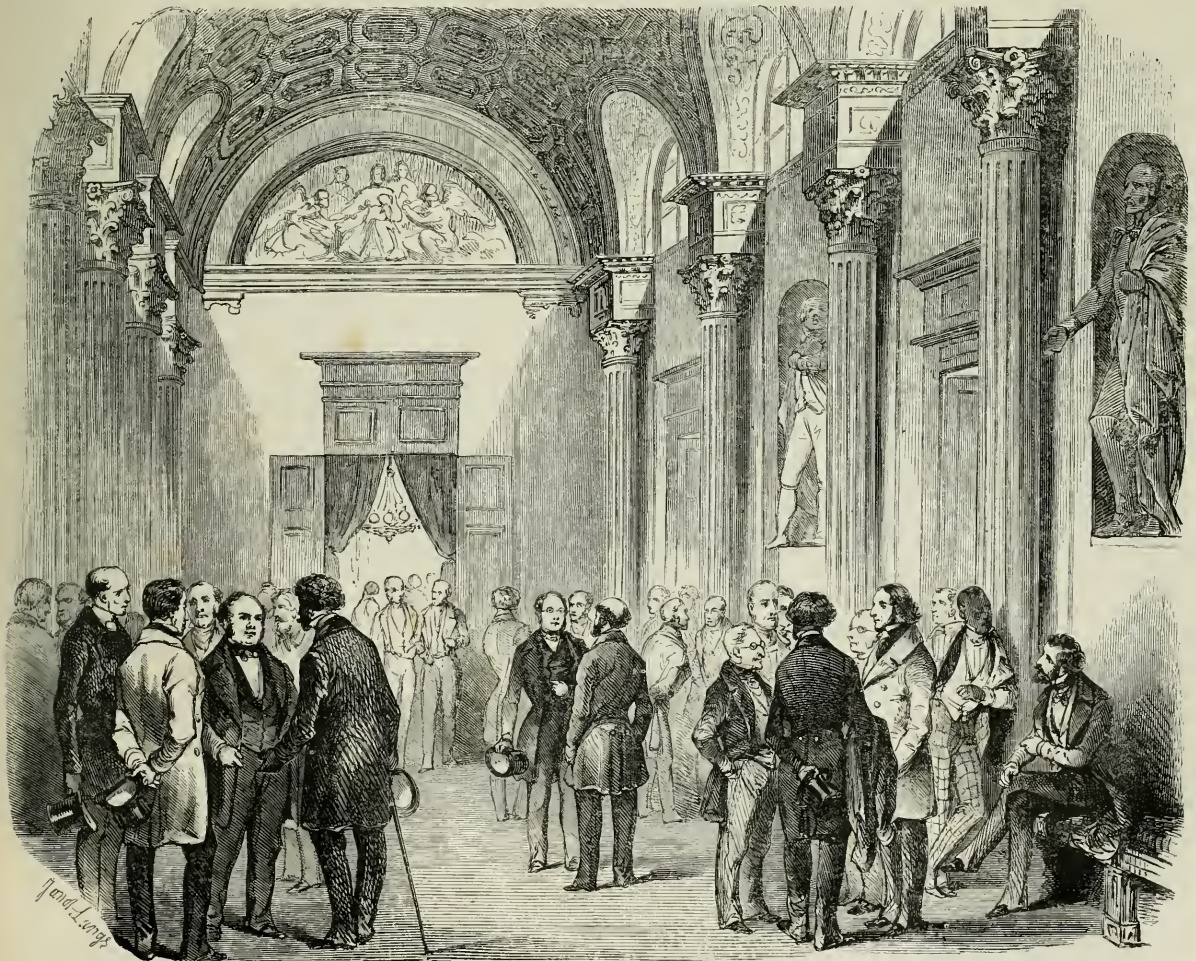
Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 30 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. *Salon de la Paix à l'Assemblée nationale le jour de la nomination du vice-président.* — M. de Falloux, ministre de l'instruction publique. — Chronique musicale. — Les Vases de

Diabre (ballot), six gravures. — **Courrier de Paris.** M. Boulay (de la Meurthe), vice-président de la République française. **Le chapitre des Illusions, politique du jour.** — Fantaisies, par Berial. **Le vic: le jeu; l'amour; le talon.** — Revue littéraire, par M. Alexandre Dumas. — Revue agricole, par M. Saint-Germain Ledet. — **Vitrail de la**

Vigne-Royale, près de Dresde. — Les chercheurs d'or dans la Californie, *neuf caricatures par Ch. m.* — **Le Pacte du Revenant (suite et fin),** par Dickens, analyse et traduit par A. Jeanne. — **Le général Dumesme, Parisien.** — **Décision du jury punie le concours de la statue de la République française.** — **Rebus.**



Assemblée nationale. — Salon de la Paix après la nomination du vice-président.

bel ouvrage qui a pour texte le même sujet, et que le crayon de Granville a si admirablement illustré. Les fleurs animées de l'Opéra, dès qu'elles sont descendues de leur piédestal de bois, ressemblent aux corolles ordinaires de tous les ballets : les signes qui les distinguent n'ont rien de caractéristique ni d'original. On était en droit d'attendre mieux que cela, le chef-d'œuvre de Granville étant connu et se trouvant dans les mains de tous les hommes de goût. A notre avis, un bon divertissement des fleurs animées est donc encore à faire, et l'Opéra ne peut pas manquer de nous le donner un jour.

Puisque nous avons nommé ce pauvre Granville, si prématurément enlevé à l'art et à ses amis, qu'on nous permette d'ajouter, par occasion, que ce grand artiste ne s'était pas borné à animer les fleurs; qu'il a laissé une série de croquis dans lesquels il était parvenu à personnifier aussi ingénieusement les étoiles. Il est à souhaiter que cette œuvre posthume,



Théâtre de l'Opéra. — Le Violon du Diable, — 1^{er} tableau, la Fascination.

orchestre, a ouvert le programme d'un très beau concert, dans lequel on a écouté avec plaisir et applaudi, cela va sans dire, le chant si perlé de madame Dorus-Gras, le violon de M. Alard, la flûte de M. Dorus, le hautbois de M. Thiébert, le basson de M. Jaucourt, le duo de Norma par Thalberg, exécuté sur deux pianos par mesdemoiselles Ginti-Damorceau et Mira; puis enfin mesdames Iwens-d'Ilemin et Lefebvre-Willy, MM. Ponchard et Géraldy, qui ont dit avec la voix et l'esprit qu'on leur connaît le quatuor de *Urato*. Il y a eu encore un chœur de Rossini chanté par les élèves de la classe de madame Ginti-Damorceau. Après le concert, c'est-à-dire à minuit et demi, le bal a commencé au son entraînant de l'orchestre de Strauss. Cette fête, ce concert-bal, qui avait réuni cinq à six mille personnes dans cette espèce de palais féerique, illuminé d'une incroyable profusion de bougies, embaumé de mille parfums exotiques, s'est terminée à une heure que nous nous garlerons bien de dire au just

La musique de *Le Violon du Diable* est de M. Pugnî, le même compositeur qui a écrit celle de la *Vivandière* et de la *Fille de marbre*. Le talent de M. Pugnî est depuis longtemps éprouvé. Nous parlerions plus en détail de sa nouvelle partition, s'il n'était convenu que dans un ballet la musique n'est qu'un accessoire. Cependant le mérite du musicien ne le cède en rien à celui du poète-chorégraphe dans le *Violon du Diable*, et tous deux doivent également partager les honneurs du succès. — Les noms de MM. Despléchin, Cambon et Thierry, les habiles artistes à qui l'on doit les décorations du ballet nouveau, ont été proclamés au milieu des applaudissements. — Puis enfin monsieur et madame Saint-Léon ont été rappelés à grands cris par la salle entière, et ils ont reparu pour se voir encore une fois couverts de bouquets et de bravos.

Nous sommes décidément en pleine saison musicale, comme tous les ans à pareille époque; et malgré les sombres pronostics qu'on entendait faire il y a un mois à peine, de quel côté qu'on se retourne aujourd'hui dans les rues, on aperçoit sur tous les murs des affiches affectant les dimensions les plus gigantesques, qui vous invitent à des concerts et à des fêtes splendides, où la musique entre comme un des éléments principaux. La fête de nuit donnée jeudi de la semaine passée au Jardin-d'Hiver en l'honneur du Président de la République a été vraiment magnifique. Elle a commencé à neuf heures du soir au bruit des fanfares. Vers dix heures, l'ouverture de *Guillaume Tell*, exécutée a grand



2^e tableau, la Malédiction.



3^e tableau, le Retour à la raison.



4^e tableau, les appêts du Ballet des Fleurs animées.



5^e tableau, la Révêche des Fleurs.

ou le génie de Granville semble s'être surpassé lui-même, puisse être bientôt livrée à la publicité.

Ceci dit en passant, revenons au *Violon du Diable*, et déclarons que les fleurs animées à part, nous n'avons que des éloges à adresser à l'administration de notre première scène lyrique pour le soin et le luxe avec lesquels le nouveau ballet est mis en scène. Le décor du second tableau est d'un bel effet; le grand escalier placé au milieu du théâtre se compose bien avec le vaste salon des premiers plans et la terrasse exhaussée du fond. La décoration du royaume de la Rosée est tout ce qu'on peut imaginer de plus vaporosamente pittoresque, et le tableau final, les groupes de figures aériennes ne laisse rien à désirer; il est exécuté avec autant de hardiesse qu'il a été conçu avec grâce.



6^e et dernier tableau, le Royaume de la Rosée.

car on pourrait supposer que nous y sommes resté jusqu'à la fin.

Nous avons encore à mentionner cette semaine la première matinée donnée dimanche dernier dans la salle Sainte-Cécile par une nouvelle Société d'artistes qui vient de se former sous le nom de l'Union musicale. Ce concert, dans lequel on a entendu la symphonie en ut mineur de Beethoven, une fort jolie mélodie chantée par M. Alexis Dupont et accompagnée sur le violoncelle par l'auteur lui-même, M. Lebouc; le concerto de Weber exécuté par mademoiselle Aglaé Masson, l'air de *Robin des Bois* chanté par mademoiselle Laure Henry, et l'ouverture de *Guillaume Tell* de Rossini, a inauguré avec éclat cette Société qui mérite à tous égards les sympathies du public amateur de bonne musique.

Courrier de Paris.

Nous avons rapporté ailleurs l'élection du vice-président de la République. Si son image figure ici, c'est qu'on a beaucoup parlé de lui durant cette semaine; ce fonctionnaire nous appartient comme sujet des conversations parisiennes. Nous aurons plus d'une occasion de vous donner de ses nouvelles. Passons.

Vous vous rappelez peut-être ce personnage des contes de fée que l'ennui dévore, il est chagrin, triste, soucieux, insupportable; et, pour se distraire, il réclame d'un malin génie le mot d'ordre magique qui mettra à sa disposition toutes les richesses de la ville; entre autres caprices, l'indiscret veut se procurer le spectacle d'une naumachie, et il tourne le robinet de toutes les fontaines, voilà les écluses lâchées; mais quand il s'agit d'arrêter l'impétuosité des eaux et d'arrêter l'inondation, notre homme crève court et à bout de sa science, et il se voit en passe d'être noyé.

Ceci est un peu votre histoire, très chers Parisiens! Vous demandez des fêtes à tort et à travers; soyez rassasiés, la dansomanie se vif plus que jamais et la chorégraphie coule à pleins bords. Vous courez grand risque d'être inondés. Ou ne dansant-on pas hier? ou ne dansera-t-on pas demain? Si l'on fait désigner tous ces amphitryons où l'on danse, l'almanach de 25,000 adresses y passerait. Nous connaissons telle maison ornée d'un cinquième étage, c'est là que finit l'escalier, mais non le bal. Selon l'usage, on a dansé et on dansera pour toutes sortes de motifs: par désœuvrement, par imitation, par nécessité, par plaisir et par charité.

La plus remarquable et la plus remarquable de ces solennités a eu lieu dans les salons de M. le préfet de la Seine, c'est une de ces réjouissances quasi-publiques qui a été déjà saluée par les fanfares du feuilleton; mais, comme la fête doit avoir son lendemain tous les quinze jours, rien ne nous empêche de discourir au sujet de cette seconde représentation qui aura lieu lundi. D'ailleurs, vous devez vous attendre à retrouver les mêmes apprêts, les mêmes toilettes et le même personnel. Dès sept heures du soir, il faudra prendre la file à la hauteur du Pont-Neuf, et vers minuit on arrivera encore, mais on n'entrera plus. Gardez-vous cependant d'ajouter foi aux mauvais propos de ces délaigués qui traitent de volutes ces réunions municipales, et qui voudraient égarer les splendeurs du présent avec les magnificences du passé. Parlez-nous, disent-ils, de l'ancien! En voilà un qui savait amuser son monde, *toujours le premier au bal et le dernier*, quelle bonne grâce! quelle élégance! et quel jarret! Sans compter qu'il n'y avait rien de tel que ce gentilhomme pour le démenté de

l'office. Ah! c'était un homme qui... un homme que... un homme enfin! — Eh bien, le nouveau préfet n'a pas démenté et son coup d'essai a été un coup de maître; il est impossible de faire danser plus agréablement ses administrés. Il n'y a

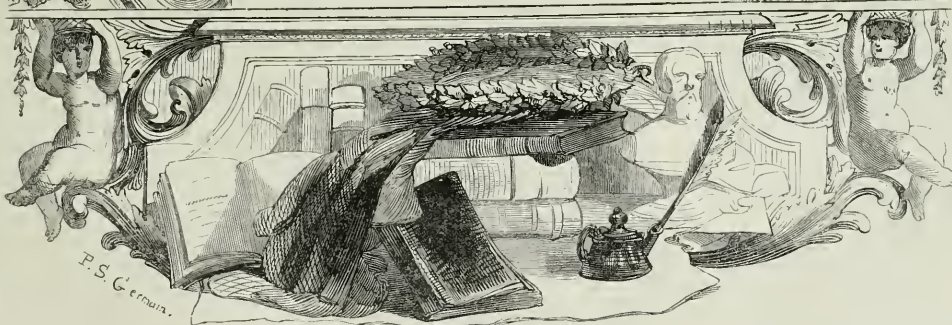
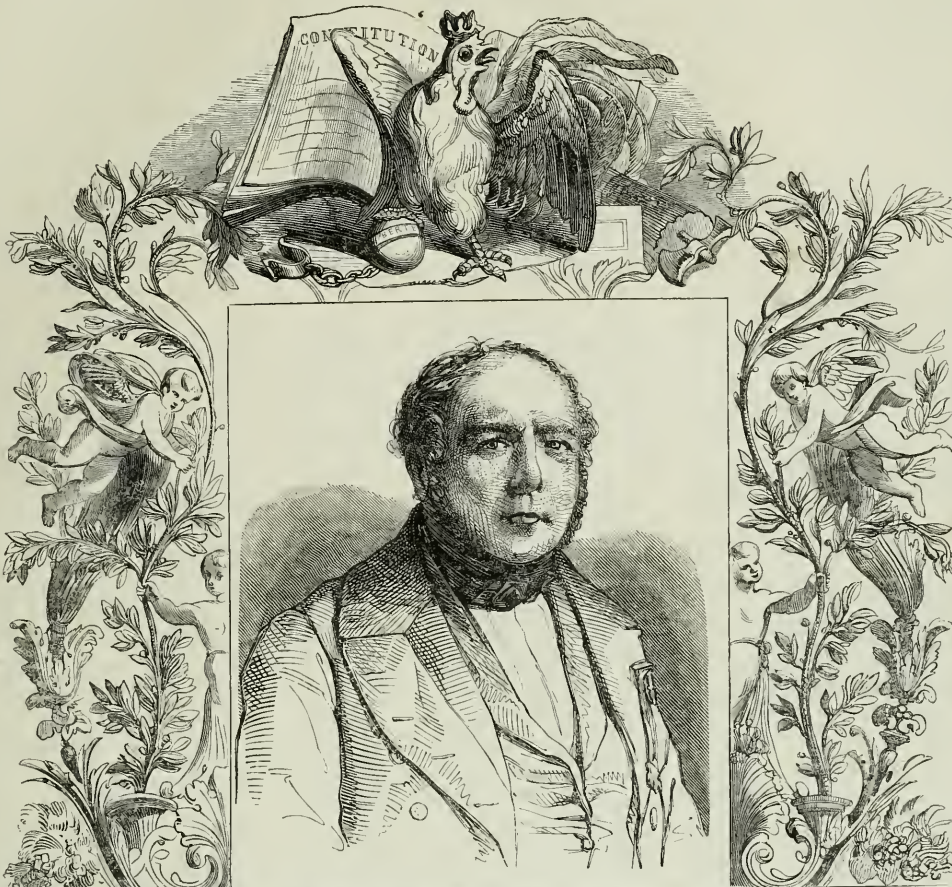
détails, des noms d'abord? Ils y étaient tous, j'entends ceux qui rassurent, qui sont une décoration autant qu'une espérance. Quant aux notabilités féminines, on ne saurait imaginer une plus grande abondance de beautés de choix en

Republique. Il y a plaisir de semer les invitations comme des circulaires lorsqu'on récolte tant de jolies femmes. Si les écus se cachent encore, on n'en saurait dire autant des diamants. Dans ce débordement de rivières, on a remarqué les magnificences de madame Demidoff, parée comme une chasse et belle comme une houri.

Mais quand on a parlé d'un si beau bal, il est bien permis de glisser légèrement sur les autres et de chercher un autre motif de conversation.

Quinze sait d'ailleurs que la semaine a été littéraire encore plus que dansante. On a fait grand bruit de ces deux grands seigneurs lussés à l'improviste sur le pavois académique, et dont la nomination rappelle ces éclaboussures par ordonnance que se permettaient le feu roi Louis XVIII. En cette occurrence, ceux qui se croient des titres futurs au fauteuil ont retrempé pour le besoin de la cause toutes ces épiques déjà usées du temps de Chamfort; on incrimine la compagnie et pour les choix qu'elle fait et pour ceux qu'elle ne fait pas; on évoque un fantôme effroyable, celui de *l'académie refaite* depuis Molière jusqu'à Benjamin Constant; on s'étonne de cette obstination de vieille coquette s'entêtant à la conquête d'historiens *incognito* d'écrivains anonymes. La belle surprise? et pourquoi vous étouner de ces préférences? Les marquises de Prémintaille n'ont-elles pas du faible pour les gens de

qualité? Est-ce que par hasard M. de Saint-Briset sera le premier académicien qui vaille mieux que ses livres; ensuite peut-on nier que M. de Noailles écrive aussi bien qu'on peut le faire... quand on n'écrit pas? Pauvres sicambres littéraires qui croyez entrer de force dans la place parce que votre Clovis y a pénétré, c'est en vain que vous faites appel au suffrage universel? — En fait d'art, disait Benjamin Constant, il faut briguer le suffrage de la minorité, et Benjamin Constant a raison. A propos de langue, de goût et d'jugement littéraire, ne nous parlez pas des choix faits de bas en haut. Voyez-vous les écrits académiques portés dans les comices de toutes les sociétés chantantes et mangées de la capitale et déposés en fin de compte sur le bureau de la société des gens de lettres? Il est très vrai que ces derniers choix sont déplorables, mais Dieu nous garde des élus de la littérature tragaldabasse, et ne changeons pas en estaminet ou en club le dernier salon qui nous reste.



H. Boulay de la Meurthe

**VICE-PRESIDENT
DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE**

eu qu'une voix pour louer le bon goût et les belles façons de cette grande fête nationale. Et ce n'était pas tout que l'administrer ce bal, il fallait le réorganiser. Dans cette demeure publique qui se trouvait au plaisir de tous, il fallait effacer les traces de la guerre civile, c'est-à-dire faire de la conciliation et rapprocher les esprits au son du violon. Vous demandez des

Fantaisies par Bertall.



LE VIN.



LE JEU.

Fantaisies par Bertall.



L'AMOUR.



LE TABAC.

Vitrail de la *Vigne-Royale*, près de Dresde.

Quand on entreprend un voyage en Allemagne, même complètement aux sujets bibliques, et le *Christ au milieu* du Rhin, il est rare | *des quatre évangélistes* (maître-autel pour l'église de Moseritz), le *Job entre ses amis*, le *Samson renversant* | *le temple des Philistins* (tous deux à la galerie royale de Bellevue, à Berlin) lui acquièrent une grande célébrité parmi les peintres de Dusseldorf, ou il était professeur de dessin à l'Académie. Lorsque son beau-frère, M. Bendemann, fut appelé par le roi de Saxe à diriger l'Académie de Dresde, pour rendre une vie nouvelle à cet institut en décadence, M. Hubner l'y suivit et fut aussi nommé professeur à l'Académie. Plusieurs grands tableaux sacrés pour les églises de Halle, Meissen, Dornitz : des tableaux de chevalier sur quelques légendes romantiques, telles que la *Belle Mélusine* et l'*Empereur Otacris*; enfin de nombreux portraits attestent sa grande activité au sein de l'enseignement. On ne saurait nier qu'à l'exception des portraits, ses divers ouvrages n'ont pas rempli toutes les espérances qu'il avait fait concevoir ses premiers tableaux, surtout le *Job*, resté son chef-d'œuvre; mais ils se recommandent du moins par un goût sûr et une grande connaissance des moyens techniques de l'art. Ce qui distingue le talent de M. Hubner, c'est moins la vigueur de l'invention que la grandeur du style qu'une sagesse réfléchie et un sentiment noble dans l'exécution des sujets. On l'admire, mais avec froideur et par réflexion. Comme tous les peintres allemands, il tombe dans l'exagération et l'excès des qu'il veut rendre des mouvements forts et passionnés, tandis qu'il sait donner l'expression vraie aux sentiments calmes et sérieux. Le talent principal de M. Julius Hubner est celui d'enseigner, lequel, joint à la facilité d'invention, au don de développer ses pensées d'une manière lucide et frappante, lui donne une grande influence sur les jeunes élèves de l'Académie.

Le voyage de Prague à Dresde se fait du matin au soir, et cette journée paraît courte aux plus impatientes voyageurs. A une heure de la ville on embarque sur la Moldau, qui se verse bientôt dans l'Elbe, et, doucement porté sur le courant limpide, on traverse un des paysages les plus charmants, les plus pittoresques, les plus délicieux qui se puissent rencontrer, la Suisse saxonne. C'est la Suisse, en effet, dont un beau fleuve baignerait les plus riants vallées. On salue, en passant, de vieux monastères qui, de leurs sites heureusement choisis, dominent les plus beaux points de vue, d'antiques châteaux-forts bâtis sur les crêtes des rochers, tels que la fameuse Forteresse-Vierge de Königstein, et de modernes maisons de plaisance, parmi lesquelles se distingue la résidence royale de Pillnitz, où fut signé, en 1791, dans un bouloir amoureux, le premier traité de coalition contre la France. Un peu plus loin que Pillnitz, et avant le restaurant de Finckletter, si cher aux bourgeois de Dresde, lorsque, des coteaux de la rive droite de l'Elbe, on aperçoit cette ville groupée sur la rive opposée, s'élève un autre château de plaisance appelé la *Vigne-Royale*. Dans plusieurs endroits de l'Allemagne, le mot de *vigne* équivaut à celui de *villa* des Italiens et signifie une maison de campagne. C'est donc la *villa* du roi de Saxe. Et ce nom de *Vigne* lui est donné avec d'autant plus de justice que ces coteaux de la rive droite de l'Elbe, exposés au midi, portent les premières vignes que l'on rencontre en venant du nord de l'Europe. Jusque-là ni le ciel, ni le sol ne permettent la culture du précieux arbuste de Noc.

C'est dans la chapelle de la *Vigne-Royale* que se trouve le beau vitrail dont nous reproduisons le dessin. Son auteur, M. Julius Hubner, est l'un des peintres les plus connus de la jeune école de Dusseldorf. Né en 1805, à Oels, dans la Haute-Silésie, M. Julius Hubner fit ses premières études d'artiste à l'Académie de Berlin; il accompagna M. Wilhelm Schadow à Dusseldorf lorsque celui-ci succéda à M. Cornelius dans la direction de l'Académie de peinture, qui faisait dès lors la gloire de cette ville. Le tableau du *Jeune pêcheur*, d'après la ballade de Goethe, appartient à cette époque de la vie de M. Hubner, remarquable par l'invention gracieuse et la sûreté du dessin, il fixa sur lui l'attention des amis de l'art. Un séjour prolongé en Italie, où M. Julius Hubner accompagna ses émules Hilдебранд, Sohn et Bendemann, exerça la plus heureuse influence sur le développement de son talent, comme en général, et par l'intermédiaire de ces jeunes artistes, sur toute l'école de Dusseldorf. Inspiré par l'exemple des grandes œuvres de l'Italie, ils abandonnèrent un certain coloris sombre et noir, qui avait jusque-là dominé, comme une mode funeste, dans leurs tableaux, pour chercher la fraîcheur et la vérité de la nature. L'Allemagne entière applaudit aux heureux changements qu'opéra dans le coloris l'école de Dusseldorf. Revenu d'Italie, M. Julius Hubner se voua

Vitrail exécuté dans le château de plaisance la *Vigne-Royale*, à Dresde, par Hubner.

Une de ses meilleures œuvres et qui convenait le mieux à sa nature d'artiste, c'est le carton coloré qu'il a peint pour un vitrail de la chapelle du château de plaisance appelé la *Vigne-Royale*. Faisant allusion au nom de cette résidence, il a choisi pour sujet la parabole des ouvriers dans la vigne du Seigneur. Au milieu du vitrail est le Christ, appuyant la main sur un cep dont les tiges s'étendent dans toute la composition. A droite et à gauche du Christ sont Marie et saint Jean-Baptiste en adoration. Peut-être pourrait-on reprocher à la mère de Dieu de n'être pas assez femme; sans sa longue chevelure, on la prendrait pour le jeune disciple bien-aimé, et Jésus, au premier coup d'œil, semble entouré de deux saints Jean. Les peintures inférieures représentent, à gauche, les ouvriers dans la vigne, parmi lesquels se trouve, par ordre du roi, le portrait de son conseiller, M. de Minkwitz, qui exerce une espèce de surintendance de beaux-arts en Saxe; au milieu, le pressoir, entouré des ouvriers de tout âge, et, sous les traits de trois petits garçons, l'artiste a peint les portraits des princes Albert, Ernest et Georges, neveux du roi; à droite enfin, la conclusion de la parabole; le maître payant un égal salaire aux ouvriers de sa vigne. Des groupes d'anges occupent la partie supérieure de ces petits tableaux, déployant sous leurs pieds cette inscription biblique: « Travaillez tant qu'il est jour et remerciez le Seigneur, car sa bonté est éternelle. » Dans les médaillons au centre du vitrail sont d'autres anges tenant les armes du roi et de la reine de Saxe. C'est à Meissen, avec un succès complet, qu'a été copié, en verres de couleur, le carton de M. Julius Hubner. Il mérite d'être attiré à la chapelle de la *Vigne-Royale* les nombreux visiteurs qui admirent chaque jour, dans la magnifique galerie de Dresde, la *Madone* de saint Sixte, la *Nuit de Corège*, le *Christ alla mnacta* de Titiens, la *Vierge* de Holbein, et cent autres chefs-d'œuvre de toutes les écoles, qui font de cette ville un objet de curiosité et d'études pour les voyageurs et les artistes.

Les Chercheurs d'or en Californie. — Caricatures par Cham.



Colonel californien passant en revue les hommes de son régiment.



Situation délicate d'un gouverneur général de la Californie.



Travail préparatoire pour arriver à la libre exploitation d'une mine.



— Veuillez vous lever, madame, vous êtes assise sur une mine. — Mais il n'y a donc pas un endroit où l'on puisse s'asseoir tranquillement dans ce pays.



— Une mine d'argent! Quelle pauvreté! Je vais en laisser l'exploitation à mon domestique.



— Une pomme de terre, quel bonheur! Mais non, je suis volé, elle est eu or.



— La poussière de ce pays est insupportable, j'ai au moins pour 80 francs d'or dans chaque œil.



— Je vous ai demandé un verre d'eau, vous apportez de l'or potable.
— Vous avez la ressource de mettre dans votre bourse ce que vous ne pouvez pas boire.



— Oui, mon neveu; j'avais en partant un million, mais le capitaine ayant exigé un million et demi pour mon retour, je n'ai plus que 500,000 francs de dettes.



Le général Damesne.

déliées fonctions la tenue, l'intelligence, l'énergie et la bonté qui le caractérisaient particulièrement. La comme ailleurs il sut se concilier l'estime et l'affection de ses chefs et de ses camarades.

En 1847, il reçut le commandement du 11^e léger, qui fut appelé à Paris après la révolution de février.

Étranger à toute intrigue, il accompagna avec dévouement et loyauté, mais sans les solliciter, les missions périlleuses ou délicates dont il fut chargé. Les généraux Cavaignac et Bédou, qui connaissaient de longue date son intrépidité, son intelligence et son tact parfait, le chargèrent du commandement de la garde mobile. Toutefois il déclina cet honneur en exprimant son désir ardent de conserver le commandement de l'excellent régiment qu'il avait adopté. Ce refus modeste ne fut connu des officiers du 11^e que dans une visite de corps au général l'avant-garde, qui lui serra la main en lui disant : *Vous n'avez fait de la peine, mon cher Damesne, en refusant le commandement que je voulais vous donner.*

Vaincu par ces instances, il accepta quelques jours après, et apporta dans ce commandement cette ardeur, cette énergie, cette activité infatigables qui lui étaient surtout nécessaires pour diriger ces enfants de Paris, étrangers encore à la discipline, aux habitudes militaires, et sur lesquels reposait, il ne faut pas l'oublier, le salut de la capitale. Il sut les entraîner, leur donner cet élan et cette confiance qu'inspirent toujours sa mâle et intelligente figure.

L'histoire redira avec quel courage, quel dévouement, quelle abnégation il dirigea pendant deux jours la défense du quartier Saint-Jacques. Toujours au premier rang, bravant le danger de sang-froid et parce qu'il commandait une troupe jeune et inexpérimentée, il fut frappé le 21, à deux heures, d'un coup de feu qui lui brisa la cuisse gauche. Transporté au Luxembourg, puis à l'hôpital du Val-de-Grâce, il reçut sur son passage les témoignages les plus

touchants du respect et de l'intérêt qui s'attachaient à sa glorieuse infortune. Accessible, malgré ses souffrances, aux sentiments généreux qui l'avaient dominé toute sa vie, il témoignait par ses paroles et par les larmes d'attendrissement qui coulaient sur ses joues combien il était profondément ému de ces marques de sympathie.

Soumis à la plus cruelle opération, il la supporta avec courage, après l'avoir autorisée par des paroles de résignation et de gaieté. Longtemps sa famille put espérer qu'elle le conserverait. Le docteur Baudens le considérait comme sauvé et déclarait que rien ne s'opposait à ce qu'il quittât prochainement l'hôpital. Quand une fièvre ardente le saisit à la suite d'un frisson et annonça ce terrible accident, desespoir des chirurgiens, connu sous le nom de *résorption purulente*.

A partir de ce moment on le jugea perdu. La décomposition de son être s'opérait rapidement, mais sans altérer en rien ses facultés intellectuelles. Il ne se faisait aucune illusion et se plaignait doucement de quitter la vie sans pouvoir bénoir l'enfant que sa jeune femme portait dans son sein. Il reclama les secours de la religion et entendit avec recueillement les exhortations d'un digne ecclésiastique. Ses dernières paroles furent empreintes du courage et de

la résignation chrétienne qui devait glorieusement terminer une si belle vie. Il est mort noblement, comme il avait vécu, le 29 juillet 1848.

Décision du Jury

POUR LE CONCOURS DE LA STATUE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Depuis l'exposition des figures sculptées parmi lesquelles devait être choisi le type de la République française, et dont l'Illustration a donné, dans un précédent numéro, une appréciation détaillée, le jury a prononcé son jugement; le prix a été décerné à la figure exécutée par M. Soitoux, et des mentions honorables ont été accordées à MM. Roguet et Boso.

M. Soitoux, né à Besançon, élève de M. David d'Angers, dans l'atelier duquel l'a poussé la vocation de l'art, est un de ces jeunes sculpteurs inconnus dont le talent, employé jusqu'à présent à l'exécution des travaux de ses confrères d'une réputation établie, se produit pour la première fois et pour son propre compte devant le public, grâce au système libéral du concours.

Représenter la France fière et calme, s'appuyant sur le peuple vainqueur de la royauté, et prête à défendre la Constitution qu'elle s'est donnée; symboliser, par quelques accessoires disposés avec réserve aux pieds de la statue, l'affranchissement des peuples et la coopération de tous au bonheur commun; telle est la pensée qui a guidé M. Soitoux dans la composition de sa figure de la République française. Le dessin que nous en publions permettra de juger si l'artiste a heureusement rempli le programme qu'il avait imaginé.

G F



La République française, statue de M. Soitoux, lauréat du concours.

Rébus



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Dans un atelier de peinture, le dernier des rapins est souvent le plastron de ses semblables.

HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.

Nos éditeurs viennent d'entreprendre une nouvelle édition consacrée à l'histoire de l'empereur Napoléon, et remarquablement diminuée de prix d'un ouvrage dont il a été vendu il y a quelques années, tant en français que dans diverses traductions étrangères, au moins 100,000 exemplaires. Que ne doit-on pas espérer aujourd'hui que les souvenirs de l'Empire ne deviennent le sentiment universel, la passion du jour ! L'histoire de Napoléon, par M. P.-M. Lacroix, illustrée de 500 dessins par Horace Verneil, paraîtra en 50 livraisons à 50 centimes; la première est en vente. Outre les dessins et les uniformes des divers corps de la République et de l'Empire; des gravures nouvelles d'après des dessins dus à nos peintres les plus habiles et les plus exercés à reproduire les sujets de l'époque impériale; des trophées symbo-

lisant les grands faits de cette histoire; tout ce qui peut enfin faire de ce livre un monument propre à consacrer une mémoire qui est redevenue, comme nous le disions, le culte de la France.

Pour souscrire à l'ouvrage complet, on page 9 fr. à Paris, et 12 fr. pour recevoir franco par la poste, Chez MM. Paulin, Le Chevalier et Co, rue Richelieu, n° 60.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et Co, ou près des directeurs de poste et de Messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN